Document generated on 08/06/2025 6:04 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Un écrivain qui s'incarne en nous
Entrevue

Donald Smith

Number 3, September 1976

Félix-Antoine Savard

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1368ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this document

Smith, D. (1976). Un écrivain qui s'incarne en nous : entrevue. *Lettres québécoises*, (3), 32–34.

Tous droits réservés © Productions Valmont et Éditions Jumonville, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Entrevue

Félix-Antoine Savard un écrivain qui s'incarne en nous

par Donald Smith

On n'interviewe pas Félix-Antoine Savard comme on pourrait interviewer n'importe quel écrivain québécois. De tous les auteurs québécois — exception faite de Ferron et de Thériault — c'est celui qui a su constituer autour de lui une véritable légende, une idéologie, un univers particulier. Je savais déjà que Mgr Savard signe quelquefois ses lettres «Menaud». Mais je ne savais pas jusqu'à quel point l'écrivain et le personage ne faisaient qu'un: les images de *Menaud* se répercutent jusque dans la façon dont l'auteur s'exprime. J'avais l'intention de faire mon entrevue comme j'avais fait les autres: arriver avec une série de questions liées à l'homme et à l'oeuvre; prendre note des réponses. Mais avec Savard, je n'ai pas pu prendre de notes. Et pourtant, il en disait des choses, lentement, pondérément! J'étais remué tant par le langage poétique utilisé si spontanément dans une simple conversation que par le sens de l'amitié qui se dégage de l'homme. Je suis resté là pour ainsi dire bouche bée. J'hésitais à sortir mon enregistreuse qui aurait pu intimider, gêner, arrêter ce poète fraternel et jeune autant par son enthousiasme que par sa foi dans la fraternité et dans le pays. Est-ce vraiment possible que ce jeune homme combattant ait bientôt 80 ans (Il les aura effectivement au moment où cette entrevue paraîtra)?

Tout ceci pour dire que cette entrevue n'en sera pas une. Elle est plutôt le produit d'une rencontre. J'ai pu passer toute une soirée avec Mgr Savard, lors du banquet en son honneur offert par l'Association des littératures canadienne et québécoise. Les gestes et commentaires de Savard, tels que je les ai vus et entendus, constitueront donc la substance de cette «rencontre». Quant à l'«entrevue», aux questions précises que j'avais à lui poser et que je lui ai envoyées par la poste, Mgr Savard a bien voulu y répondre par écrit et les *Lettres québécoises* les publient dans ce même numéro.

J'ai été frappé par l'importance dans la vie de Savard de trois phénomènes: la nature, la fraternité et la foi chrétienne. Commençons par son respect pour la nature. «Respect», ce n'est peut-être pas le mot juste, car il s'agit plutôt d'une humble admiration face à une création riche de messages. Pour comprendre la condition humaine et, plus spécifiquement, la condition québécoise, il suffirait d'écouter et de regarder la nature: l'eau dans ses différentes formes (rivières, étangs, lacs, marais), la végétation, les animaux et les contours du paysage. «Je suis coureur de bois», me dira Savard. Et être «coureur de bois», c'est parcourir le pays, c'est apprendre dans la nature la nécessité de l'harmonie entre les êtres humains. Mgr Savard avoue avoir apprécié chez Sophocle les «vérités de lumière et d'ombre qui appellent l'harmonie». Dans l'oeuvre de Félix-Antoine Savard, la lumière est signe de la race, de la divinité; l'ombre est perfide, funéraire. L'écrivain charlevoisien nous suggère, comme il me l'a dit, de «reprendre le chemin de la nature», d'examiner religieusement la «vie des plantes, comme chez saint Augustin», afin de comprendre les «raisons séminales de l'ordre et de l'équilibre». Ici, «ordre» et «équilibre» s'appliquent aux Québécois et aux Canadiens français. Quand Mgr Savard a vu la magnifique lithogravure de Roland Giguère intitulée «la forêt dort» que l'Association des littératures canadienne et québécoise lui avait offerte au mois de mai dernier, il s'est exclamé: «Que c'est merveilleux! ces couleurs d'automne, ces arbres poussant vers l'avenir. Cette poussée vers les hauteurs. C'est comme un peuple.» La nature renvoie inévitablement à la collectivité, à l'idée d'appartenance à une race française vivant dans une Amérique qui doit être rachetée, et cela, sans faire la guerre, sans vouloir créer des ennemis, des tensions, mais, au contraire, pour que Français et Anglais puissent maîtriser leur terre, leurs industries,

dans leurs langues respectives. Québécois et Canadiens vivraient enfin librement et en harmonie, tout comme les entités de la nature.

J'ai pris un taxi pour ramener Mgr Savard chez son ami le compositeur Roger Matton. Le jeune chauffeur de taxi, après avoir entendu le nom Savard, a tout de suite reconnu son écrivain préféré: «Les professeurs ont souvent bafoué vos oeuvres, Monseigneur, mais elles sont belles et je les admire.» Touché par ce témoignage — «C'est la première fois qu'un chauffeur de taxi me traite avec gentillesse.» — et alors qu'on traversait cette ville de Québec de plus en plus éloignée, avec ses Hilton et labyrinthes bétonnés, des réalités essentielles de la nature québécoise, Mgr Savard nous raconte l'histoire du caribou qu'il a vu une fois sur le bord d'un lac. Il a ressenti tout de suite une parenté avec l'animal — «Quelle bête formidable, digne, amicale, humaine!» — et a voulu qu'il vienne manger dans sa main. Savard lui a fait signe, a imité son bramement. La bête s'est jetée dans l'eau comme pour se sauver. Mais d'un coup, elle s'est retournée vers l'homme et s'est rapprochée de lui pour finalement manger dans sa main. «Je l'ai gardée à distance, car c'est une bête sauvage,» ajoute Monseigneur, «mais nous nous sommes regardés et nous nous sommes compris.» Cette «compréhension» mutuelle entre le caribou et l'écrivain m'a fait penser à l'entente entre les individus et les collectivités, à l'arrivée tant souhaitée d'une «compréhension» entre Québécois et étrangers envahisseurs, où le respect de soi et de l'autre règnerait. Roulant toujours dans la jungle américaine de Québec, Mgr Savard me confie que son amour pour la «nature sauvage» lui a mérité le surnom de «caribou» au collège. Dans l'oeuvre de Savard, les animaux et les oiseaux enseignent la nécessité pour chaque être humain et pour chaque race de la liberté. Notons en passant que Mgr Savard, par amour, par tendresse, par respect, élève des mésanges chez lui à Saint-Joseph-de-la-Rive. Dans ce taxi de la General Motors, il s'est établi une compréhension tacite entre moi-même, le chauffeur de taxi, et André Vanasse de l'U.Q.A.M. Nous n'avons à peu près rien dit, et pourtant l'histoire du caribou racontée par le «caribou» lui-même, à mesure que les images noires et inhumaines des gratte-ciel d'un gouvernement dit québécois défilaient devant nos yeux, nous a fait comprendre l'urgence d'un appel à la sauvegarde du patrimoine. Je ne pouvais m'empêcher de penser à une incongruité honteuse notée au cours du banquet de tout à l'heure. Nous étions dans la salle Jacques Cartier, nom digne de ce Savard qui n'a cessé d'insister sur les origines françaises du peuple québécois. Ce fut donc tout un choc que d'entendre, juste à côté de la salle Jacques Cartier, la musique américaine d'un piano-bar «cheap» et bien ordinaire, et de l'entendre arriver jusqu'à nous, nous envahir même. J'ai eu le malheur d'avoir à traverser cette boîte bruyante avec Mgr Savard. Il n'a dit qu'une chose: «Quel chaudron!» Mais moi, j'ai pensé: «Quel pays! loin de sa nature et de ses racines.» Loin aussi de la danse des draveurs de *Menaud*:

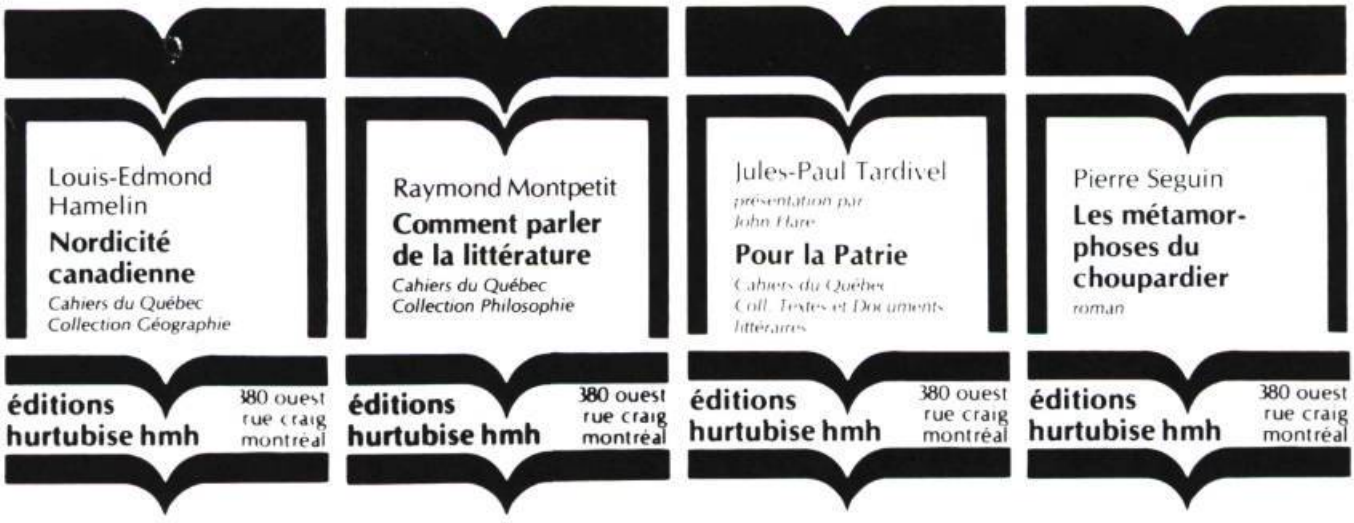
> *On eût dit que la flamme réveillait le sang engourdi de cette race.*
>
> *Sous les branches toutes fleuries d'étincelles, dès que le Bourin eut embouché sa musique et battu des pieds, ce fut une débâcle, une poussée de gestes de délivrance et comme une revanche...*
>
> *Aussitôt qu'un danseur s'épuisait, un autre reprenait la gigue: visage en flammes, cris ardents, regards perdus vers un rêve mystérieux...*
>
> *Tout cela semblait remonter de la profondeur du sang.*
>
> *Tout cela rappelait que les pères avaient été, d'un océan à l'autre, et même dans tous les périls, les plus gais des hommes, les fidèles échos de ce monde sonore, les amants passionnés de cette nature aux belles images sans cesse renouvelées, à laquelle, tous, dans la plaine, sur la rivière ou la montagne, dans la neige ou les joailleries du printemps, ils avaient chanté une chanson d'amour et un hymne de liberté.*
>
> *Personne ne parlait plus de drave maintenant.*
>
> *La danse allait, légère, sur la pointe des pieds, comme pour un envol, et vêtue de feu.* (pp. 57-58)

En fait, je me sentais humilié pour Mgr Savard, perdu parmi les ombres des trémoussements de danses étrangères. J'ai pensé également au thème des ancêtres chez Savard, à la réponse donnée à ma question — «Monseigneur, aimez-vous chanter?» — «Oui, parfois..., des chansons qui me viennent de mon enfance.» Mais l'épisode du taxi m'a redonné espoir. Comme l'a si bien dit le chauffeur de taxi lui-même, Mgr Savard «parle toujours en paraboles». Espérons que les jeunes d'aujourd'hui sauront écouter l'auteur de *Menaud*. «La dalle des morts», nom donné à un corridor dangereux sur le fleuve Columbia en Colombie britannique et titre d'une des pièces de Mgr Savard, fascine l'écrivain. L'avenir du peuple québécois est aussi hasardeux que le passage des voyageurs à travers la «dalle des morts».

Les mots «fraternité» et «fraternels» reviennent souvent lorsque Mgr Savard vous parle. Son prochain livre, au titre splendide de *Carnet du soir intérieur*, paraîtra à l'automne et sera un «appel à l'union». «Nous avons un grand pays», lance Mgr Savard. «Je crois à la pluralité des sangs.» Quant à moi, je comprends par là que les gens de race différente peuvent vivre ensemble, à la condition de respecter les biens essentiels de l'autre: la langue, la terre, les croyances. La grand-mère maternelle de Mgr Savard, Mary-Ann Nathalie O'Neil, quoique originaire de la Louisiane, était irlandaise — «Elle m'a appris à marcher en poursuivant un alligator, ce qui est assez inusité à Chicoutimi», plaisante Monseigneur — mais ce sang étranger est devenu «réconcilié» à la race québécoise. Les Québécois doivent ouvrir leurs portes aux autres races, savoir les «réconcilier», les intégrer. Pour voir la possibilité d'harmoniser l'existence entre les Québécois et les autres, on n'a qu'à regarder les rivières du pays qui se rejoignent les unes les autres, et «avec enchantement» ajoute Mgr Savard. L'écrivain évoque alors l'image de l'orchestre: «Chaque instrument a sa voix, à même l'unisson, la concorde.» Les rapports

entre Canadiens anglais et Québécois doivent un jour s'orchestrer de cette façon. On comprend ainsi que Félix-Antoine Savard n'aime guère le mot «séparation» pour le Québec: «On a essayé de m'embarquer là-dedans, mais j'hésite», avoue le poète. «Je ne suis ni politicologue, ni sociologue. L'idée de Menaud, c'est que le pays est vendu; pourtant, Menaud est quand même *dans* le pays.» C'est là donc le paradoxe de *Menaud*! Menaud habite dans son pays qui ne lui appartient plus. La maison est vendue. Les rivières, la plaine et la montagne aussi. Les Québécois sont devenus locataires. C'est cette situation-là que Mgr Savard déplore. La réappropriation du patrimoine est l'unique idéologie «politique» de l'oeuvre de Savard et l'auteur s'en tient à l'essentiel, évitant les étiquettes associées aux partis politiques. Il me semble que si Mgr Savard n'aime pas le mot «séparation», il serait plutôt d'accord avec les mots «indépendance» ou «souveraineté», synonymes de liberté. Félix-Antoine Savard admire la lucidité de Louis Hémon mais regrette qu'il ait employé le mot «barbare» pour désigner l'étranger. Il faut racheter tout ce qui nous appartient, l'auteur de *Maria Chapdelaine* a bien compris cela, mais, par la suite, il faudra vivre en harmonie avec les autres: «Le multinational, on a besoin de ça» explique Savard qui croit constater à ce point de vue une évolution chez les jeunes. Ils sont de plus en plus conscients, explique-t-il, de la trahison nationale qu'est la vente à l'étranger. Menaud est monté dans sa montagne, m'affirme Mgr Savard, pour «laisser les chicanes, pour atteindre la sérénité. Il se réfugie. Il voit les choses de haut. Il monte. Je le fais moi-même.» Les monts, qui sont l'image de l'élévation spirituelle dans le «le monde religieux», commente Savard, permettent de voir clair. Menaud, un nom «bien de chez nous» (de Charlevoix), «fruit de la substance de plusieurs personnes», a «cherché des amis», mais personne ne l'a écouté, se désespère Mgr Savard. «J'aurais pu faire un volet à *Menaud*; les Canadiens français sont des étrangers. Comprenez votre beauté!» déclare Savard.

J'ai causé assez longuement avec Mgr Savard de l'importance de la foi qui a, pour lui, un sens très large. Il regrette les divisions qui ont eu lieu au sein de l'Église. C'est le mot «chrétien», avec toutes ses vertus, qui importe pour Mgr Savard. Protestant et catholique, cela ne veut pas dire grand'chose par rapport à la fraternité chrétienne. T.S. Eliot, «un grand ami anglican», ajoute-t-il, sourire aux lèvres, incarne l'idée de la «patience rachetée». Soljénitsyne «rejoint un niveau humain» et croit au «spiritualisme». Mgr Savard lit actuellement l'Histoire de l'Église et soutient qu'une «prédication serait à faire pour assurer les fondements de la foi». Monseigneur croit qu'il se dessine en ce moment un retour aux idées du Christ. D'après ce que j'ai pu retenir de notre conversation, un retour au Christ voudrait dire la pratique de la fraternité chrétienne, la foi en Dieu, créateur de l'homme et de la nature.

La communauté québécoise, à la condition qu'elle respecte sa flore, sa faune, son hérédité, qu'elle vive dans une ambiance de chaleur humaine, qu'elle se respecte, qu'elle respecte les autres, survivra et connaîtra son plein épanouissement. La prochaine fois que vous verrez un arbre, regardez-le bien, des racines jusqu'au sommet de son feuillage, et vous comprendrez peut-être tout cela.

Donald Smith